



European Journal of Turkish Studies

Social Sciences on Contemporary Turkey

Book Reviews

Hans-Lukas Kieser, *Vorkämpfer der „Neuen Türkei“. Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*

Élise Massicard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ejts/734>

ISSN : 1773-0546

Éditeur

EJTS

Référence électronique

Élise Massicard, « Hans-Lukas Kieser, *Vorkämpfer der „Neuen Türkei“. Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)* », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], Recensions, mis en ligne le 26 novembre 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ejts/734>

Massicard, Elise (2006) 'Hans-Lukas Kieser, *Vorkämpfer der 'Neuen Türkei'. Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*', *European Journal of Turkish Studies*, Book reviews URL : <http://www.ejts.org/document734.html>
To quote a passage, use paragraph (§).

Review of Hans-Lukas Kieser,

Vorkämpfer der 'Neuen Türkei'.

Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)

Elise Massicard

Complete reference: Kieser, Hans-Lukas (2005) *Vorkämpfer der 'Neuen Türkei'. Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*, Zürich, Chronos, 200 p., 22 illustrations.

CHF 38.00 / 24.80 €. ISBN: 3-0340-0726-4.

Le dernier livre d'Hans-Lukas Kieser, tiré de son travail d'habilitation, traite du sujet presque classique de l'influence de l'Europe sur l'émergence, le développement et les contours du nationalisme turc, dans la période charnière qui s'étend des dernières décennies du XIX^{ème} siècle aux premières années de la République de Turquie. Mais, loin d'une histoire diplomatique ou purement intellectuelle qui retracerait l'influence des Etats et des intellectuels européens sur l'Empire ottoman finissant, il s'attache aux individus originaires de l'Empire qui ont résidé en Europe dans ces années cruciales - la plupart du temps pour y faire des études - et à leurs itinéraires intellectuels et politiques. Il part donc de l'idée que l'expérience de ces individus en Europe est fondamentale pour comprendre les développements politiques de la période. En effet, les villes qui les ont accueillis ont constitué des lieux d'interaction privilégiés entre l'Occident et les élites musulmanes. Car il s'agit bien d'élites, avant même d'arriver en Europe ; les formations supérieures qu'y mènent ces individus dès

la fin du XIXème siècle renforcent ce statut et leur permettent d'acquérir des compétences fortement demandées au pays (ce pourquoi l'auteur parle de *Bildungseliten*). Surtout, certains d'entre eux seront aux avant-postes des reformulations idéologiques de la période et/ou obtiendront des postes de responsabilité dans la jeune République. Or, leur expérience européenne a fortement contribué à forger leur vision du monde et leurs idées : ces individus y font l'expérience d'une vie associative et démocratique animée ; entourés d'étudiants venus d'autres horizons, mais eux aussi occidentalisés et très politisés, ils y sont sensibilisés culturellement et politiquement. La rencontre avec l'Europe déclenche souvent chez eux un sentiment de défaite par rapport à un monde supérieur, suivi d'une disposition à, voire d'une volonté de faire table rase du passé, ce qui fait de ce milieu un 'catalyseur d'aiguillages modernistes' (p. 139). Ces personnes réagissent par l'élaboration de contre-projets, pour lesquels elles font largement appel au bagage intellectuel acquis lors de leur formation en Europe (p. 107) ; elles se livrent alors à des appropriations partielles d'idées – le progrès, la race, le sécularisme - mais aussi à des réinterprétations.

[2] Jusqu'à présent, l'attention académique concernant le rôle de l'ouverture sur le monde dans les formulations du nationalisme turc s'est avant tout portée sur les influences intellectuelles française et allemande, ainsi que sur l'importance des musulmans de Russie sur la formation du nationalisme turc. Or, le livre de Hans-Lukas Kieser met en lumière un aspect moins connu de ce phénomène : le rôle des exilés en Suisse. Il s'avère en effet que la Suisse a accueilli de nombreux étudiants ottomans à partir de la fin du XIXème siècle. Pourquoi ? Tout d'abord, son système universitaire proposait des formations d'excellence prestigieuses, qui attiraient les jeunes ambitieux. De plus, elle jouissait d'une bonne image dans l'Empire en tant que 'citadelle de la civilisation européenne épargnée par l'impérialisme' (p. 124), dont la population était réputée pour sa moralité. Enfin, et peut-être surtout, elle était attractive en raison de sa neutralité, y compris durant la Première Guerre mondiale, qui en faisait un refuge pour toutes les orientations politiques et un lieu de bouillonnement politique, associatif et éditorial, y compris pour les Ottomans. A la fin du XIXème siècle, elle constituait une base de repli de l'opposition jeune turque. En 1918, elle devient la 'plate-forme principale du mouvement nationaliste turc à l'étranger' (p. 90). Certains des exilés politisés joueront un rôle de premier plan dans la négociation du traité de Lausanne (la moitié de la délégation avait fait des études en Suisse), voire dans le nouveau régime : ainsi, Mahmut Esat Bozkurt, après avoir fait un doctorat à Fribourg et présidé le Foyer turc de Lausanne, rentre dans l'Empire en 1919,

devient député de 1920 à sa mort en 1942, ministre de l'économie en 1922 puis de la justice de 1924 à 1930 ; c'est lui qui, à ce titre, introduit le code civil helvétique en Turquie en 1926. Les Foyers turcs de Genève et de Lausanne constituent donc des 'écoles de cadres' de la jeune République (p. 113).

[3] Mais le 'cadre suisse' ne constitue pas la seule spécificité de cet ouvrage. Une autre originalité réside dans l'approche utilisée par l'auteur, qu'il qualifie de *Schauplätze und Lebenswelten*, que l'on pourrait imparfaitement traduire par 'scènes et univers de vie' : il prend la Suisse comme une arène relativement réduite, en quelque sorte un microcosme dans lequel l'on peut observer finement la complexité, la désorientation et les déchirements de la société ottomane. L'auteur commence donc par reconstruire l'univers intellectuel de l'époque, marqué par la 'crise ottomane' de fin de siècle, plus profonde que la crise européenne, dans la mesure où il s'agit d'une remise en question intellectuelle et spirituelle radicale. Mais il restitue également l'atmosphère de bouillonnement idéologique qui entoure la recherche de reformulations et de nouvelles perspectives.

[4] Cette méthode lui permet de traiter ensemble, et surtout de mettre en relation, l'histoire intellectuelle et politique, les trajectoires organisationnelles et les itinéraires individuels, qui s'éclairent mutuellement. C'est donc une histoire précise, 'incarnée', vivante que l'auteur nous livre dans ces pages. De ce fait, il ne se limite pas à l'histoire classique des organisations, des institutions et des idées, mais montre aussi la face, souvent cachée, des contacts interpersonnels ; il introduit les hésitations, les désaccords, les ambiguïtés, par exemple au sein d'un Comité Union et Progrès de Genève qui, à la fin du XIXème, cherche à se bâtir une image positive et libérale dans l'opinion publique européenne, tout en abritant une frange qui, inspirée par d'autres mouvements, envisage de passer à des actions plus radicales comme des attentats, mais finit par y renoncer (p. 50).

[5] L'un des plus grands mérites de cet ouvrage est en effet son approche relationnelle. Il traite ainsi des interactions des organisations politiques ottomanes en Suisse avec des tiers qui marquent leur évolution : ces tiers sont avant tout d'autres mouvements révolutionnaires et/ou nationalistes issus de l'Empire ottoman et d'ailleurs (en particulier de Russie et d'Europe orientale), et avec lesquels les interactions et échanges se manifestent classiquement par des oppositions ou alliances - il retrace ainsi les rapprochements complexes et partiels entre nationalistes turcs et arméniens en exil -, mais aussi par le passage de certaines idées d'un mouvement à l'autre, par des mimétismes. Cette étude des relations se double d'une attention comparative qui permet de mieux éclairer ces mouvements les uns par rapport aux autres. Un autre 'tiers pertinent' (*relevant other*,

Laclau 1990 : 24) est la société locale, et l'auteur étudie les soutiens locaux et les réactions des autorités sur place. Enfin, le dernier 'tiers' est constitué par les diplomaties étatiques, qui entretiennent des relations avec ces mouvements. Le gouvernement unioniste contribue ainsi au financement de certaines actions des Foyers turcs (qui d'ailleurs abritent de nombreux fonctionnaires ottomans), et leur fournit des communiqués. Cette approche relationnelle se reflète dans la diversité des documents auxquels l'auteur fait appel – différentes archives suisses locales et fédérales, archives diplomatiques suisses et allemandes, archives turques, archives privées, mais aussi publications des organisations étudiées et presse – dont certaines illustrations (notamment des caricatures) sont avantageusement reproduites dans l'ouvrage, très bien documenté.

[6] Cette étude fine du microcosme politique ottoman en diaspora permet à l'auteur de dégager différentes générations d'exilés, et notamment de souligner l'influence de l'arrivée d'une seconde génération de Jeunes-Turcs proches du Comité Union et Progrès. De même, il rend compte des recompositions successives du paysage associatif et politique ottoman en Suisse. Il retrace ainsi le passage d'une opposition ottomane diverse et dispersée à un recentrage sur le nationalisme turc, puis à un 'consensus nationaliste turc' : à partir de 1918-1919, les Foyers turcs prennent le contrôle de la diaspora turque et musulmane en Suisse (p. 96). De 1919 à 1923, la Suisse devient même le centre de propagande à l'étranger du mouvement nationaliste turc contre les traités de paix parisiens, ce qui explique le recentrage de l'auteur lui-même sur ce mouvement. L'auteur distingue donc deux périodes principales, séparées par la Première Guerre mondiale, événement-charnière. Il construit donc une périodisation des reconfigurations du paysage politique en exil en lien avec les développements internationaux, et notamment les rapports de force militaires et diplomatiques, mettant ainsi en œuvre un stimulant jeu d'échelles.

[7] De la même manière, l'auteur met en miroir les prises de position des exilés sur le régime ottoman et les alliances internationales dans le cadre de la guerre. Le fait que la phase la plus importante de l'interaction avec l'Europe soit la première guerre mondiale permet ainsi d'éclairer l'appropriation du social-darwinisme par le nationalisme turc. De même, il montre comment le modèle libéral a largement été délégitimé chez les Ottomans de Suisse par le fait qu'il était porté par les Alliés, qui ont pratiqué des politiques incohérentes et expansionnistes en Asie mineure, avant de l'occuper (p. 85).

[8] La difficulté suscitée par cette méthode est que l'auteur passe de la description de trajectoires organisationnelles et individuelles à des développements d'histoire des idées, sans que les articulations soient toujours évidentes. Par moments, il passe à une histoire des idées pure, qui ne manque certes pas d'intérêt : ainsi, la qualification du nationalisme turc de 'modernisme de droite' est à plusieurs égards stimulante ; est également stimulante l'idée selon laquelle, comme pour les nationalismes d'Europe du sud et de l'est, le fait que les Jeunes-Turcs s'émancipent des croyances religieuses ne les a pas conduits à abandonner les clivages religieux au profit de catégories générales comme l'"humanité", mais à transposer des catégories religieuses dans des conceptualisations nationalistes (p. 105) – même si le passage du *millet* à la nation, qui apparaît comme évident (p. 22), aurait gagné à être problématisé plus avant (Aymes 2005). Malgré leur intérêt intrinsèque, ces développements d'histoire des idées nuisent parfois à la clarté de l'objectif final de la démarche. Ainsi de l'analyse comparative du nationalisme turc et du sionisme, qui souligne la similitude de leur rapport ambigu à un Occident à la fois modèle et repoussoir, objet d'amour et de haine : d'une part, cette étude aurait gagné à être lue à la lumière des études existantes sur les nationalismes orientaux, qui ont analysé ces paradoxes en profondeur (notamment Chatterjee 1993). Surtout, elle mentionne à peine la question de l'activisme en exil, qui constitue pourtant le cœur de l'ouvrage. De même, la partie consacrée au rôle de l'anthropologue suisse Eugène Pittard dans le développement des thèses turques d'histoire dans les années 1930 tend à laisser penser que l'ouvrage traite en fait des influences multiformes de la Suisse sur les évolutions intellectuelles et politiques de l'Empire, puis de la République.

[9] Par ailleurs, l'auteur laisse parfois transparaître des prises de position qui nuisent à la lisibilité de l'objet de l'ouvrage. La question implicite semble être de comprendre pourquoi le nationalisme turc - et donc la Turquie républicaine - n'a pas été plus libéral, démocratique et universaliste, alors même qu'une bonne partie de leurs têtes pensantes ont résidé en Suisse lors des années cruciales où se sont formées leurs visions et convictions. Notamment, l'auteur porte une attention poussée à la question des groupes de population et des minorités, et s'interroge sur l'évacuation précoce par les nationalistes turcs des idées pluralistes et égalitaires. Finalement, qu'ont-ils retenu de leur séjour en Suisse et pourquoi ? Occupés qu'ils étaient par la question lancinante de l'avenir de leur pays, les exilés ne se seraient guère confrontés au pays qui les accueillait, et auraient de ce fait été peu sensibilisés, par exemple, au fédéralisme - à quelques

exceptions notables. Finalement, l'auteur conclut que la Suisse a constitué plus un lieu d'interaction entre exilés intellectuels politisés à distance de leur pays d'origine, qu'une source d'inspiration à proprement parler ; l'exil en soi serait plus important que le lieu de résidence.

[10] A cet égard, on peut regretter que l'auteur mette relativement peu en perspective cette riche étude de cas par rapport aux théories du nationalisme. Ainsi, cette analyse aurait certainement gagné à être considérée à la lumière des études sur le rôle de l'exil dans les mobilisations nationalistes (notamment Anderson 1983). L'auteur fournit en effet de nombreux éléments susceptibles de nourrir la réflexion sur la spécificité du rôle de la diaspora – un terme dont l'utilisation aurait gagné à être précisée, notamment à la lumière des nombreux débats scientifiques qu'il a suscités ces dernières années (voir par ex. Cohen 1997, Dufoix 2002), et dans une visée comparatiste avec d'autres mouvements - dans les développements du nationalisme. Les continuités existantes entre le nationalisme d'Etat du régime du Comité Union et Progrès, puis du régime kémaliste, et le nationalisme en exil ne sauraient effacer les spécificités de ce dernier. Celles-ci sont avant tout sociologiques : le nationalisme turc à l'étranger est moins marqué par la présence militaire qu'au pays. En outre, les exilés n'ont pas l'expérience directe des affrontements – ni de la guerre mondiale, ni de la guerre d'indépendance -, expérience centrale pour les nationalistes restés au pays. Certes, les intellectuels idéalistes résidant en Suisse n'ont pas d'influence décisive sur les décisions politiques, déterminées notamment à partir de la guerre d'indépendance par les militaires, d'ailleurs plus pragmatiques. Mais malgré leurs expériences différentes, les deux groupes se retrouvent et triomphent ensemble à Lausanne. Mettre en perspective cette étude avec des théories et des questionnements plus généraux aurait permis de mieux faire ressortir les spécificités de ce nationalisme et de sa composante en migration, et de s'adresser plus directement aux spécialistes d'autres temps ou d'autres lieux, auxquels cet ouvrage fournira certainement de stimulants éléments de réflexion.

Citation: Massicard, Elise (2006) 'Hans-Lukas Kieser, *Vorkämpfer der 'Neuen Türkei'. Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*', *European Journal of Turkish Studies*, Book reviews URL : <http://www.ejts.org/document734.html>
To quote a passage, use paragraph (§).

References

Aymes, Marc (2005) 'La communauté d'historicité – La nation à l'horizon de la confession', *Labyrinthe*, [dossier Communauté en pièces : d'Europe, d'Islam et d'ailleurs](#), 21, pp. 53-60.

Anderson, Benedict (1983) *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso.

Chatterjee, Partha (1993) *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discourse*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Cohen, Robin (1997) *Global Diasporas: An Introduction*, London, UCL Press/Seattle, University of Washington Press.

Dufoix, Stéphane (2002) 'Généalogie d'un lieu commun "Diaspora" et sciences sociales', *Actes de l'histoire de l'immigration*, 2, URL : <http://barthes.ens.fr/cliio/revues/AHI/articles/preprints/duf.html>.

Laclau, Ernesto (1990) *New reflections on the Revolution of Our Time*, Londres, Verso.

Another review of this book is available (in German) : Klaus Jaschinski: Rezension zu: Kieser, Hans-Lukas: *Vorkämpfer der "Neuen Türkei". Revolutionäre Bildungseliten am Genfersee (1870-1939)*. Zürich 2005. In: H-Soz-u-Kult, 12.01.2006, URL: <http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/rezensionen/2006-1-028>.